

NOMPAR DE CAUMONT ET LES ÉMOTIONS DU PÈLERINAGE

Luminița DIACONU

Université de Bucarest
luminita.diaconu@lils.unibuc.ro

Résumé

Ayant pour corpus de référence la relation de Nompar de Caumont, qui entreprend un pèlerinage pénitentiel au début du XV^e siècle, notre contribution se propose de saisir les principales émotions que ce pèlerin d'origine noble éprouve en route vers la Terre sainte et, en même temps, de réfléchir aux raisons qui le font relater certaines émotions, alors qu'il choisit d'en taire d'autres. Nous tenterons donc de montrer que, à travers l'expression de ces émotions, il privilégie certains moments ou étapes de son déplacement, qui sont à mettre en relation avec ses intentions quant aux résultats de la démarche entreprise, de même qu'avec les sensibilités médiévales.

Mots-clés : *pèlerinage, déplacement, la Terre sainte, Nompar de Caumont, émotions.*

Abstract

Drawing on the account of Nompar de Caumont's penitential pilgrimage from the early fifteenth century, this paper seeks to identify the key emotions experienced by this noble traveler on his journey to the Holy Land. It also reflects on the motivations behind his selective expression of emotions, considering why certain emotions are openly expressed while others remain hidden or are deliberately suppressed. Our objective is to show that these selective emotional displays highlight specific stages of his journey, reflecting both his personal intentions for the pilgrimage and the broader sensibilities of the medieval world.

Key-words: *pilgrimage, travel, the Holy Land, Nompar de Caumont, emotions.*

Acte de foi et pénitence assumée par les chrétiens occidentaux pour bénéficier de la rémission de leurs péchés, le pèlerinage⁶ a été, pour la plupart des auteurs de relations médiévales, la meilleure occasion de partager des savoirs, à

⁶ Dans la vaste bibliographie sur la pratique du pèlerinage médiéval, nous mentionnons : Jean Richard, *Les Récits de voyage et de pèlerinage*, Turnhout, Brepols, 1981 ; Aryeh Graboïs, *Le Pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Paris, Bruxelles, De Boeck, 1988 ; Nicole Chareyron, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge. L'aventure du Saint Voyage d'après Journaux et Mémoires*, Préface de Pierre-André Sigal, Paris, Éditions Imago, 2000.

commencer par les éléments de la géographie sacrée, qui relevaient souvent de l'imaginaire plus que de l'expérience directe, jusqu'aux références historiques, fruits d'une connaissance livresque, ou encore aux questions d'ordre pratique, savoirs acquis par des expériences personnelles et voués à servir à d'autres pèlerins désireux d'arriver en Terre sainte⁷. En effet, voulant combler des lacunes ou tout simplement fournir des informations utiles à leurs communautés, les clercs autant que les quelques laïcs qui relatent leur déplacement s'attardent sur chaque étape de cette expérience viatique, avec un accent particulier sur celles qui comportent des obstacles à surmonter, de même que sur les rapports avec l'altérité proche ou lointaine (orientale), qu'ils découvrent de plus en plus à l'époque des croisades⁸. Suite à la multiplication de ces déplacements, un véritable genre littéraire se développe alors, celui des « relations de voyage » ou, plutôt, des relations de « pèlerinage outre-mer »⁹, qui laissent transparaître, au-delà des connaissances géographiques, historiques, culturelles ou simplement utiles à ceux qui voulaient parcourir des espaces autres, une part de la subjectivité de leurs auteurs. C'est bien le cas de Nompar de Coumont, qui, pour reprendre les mots de Béatrice Dansette, « se met en scène et dévoile sa personnalité¹⁰ » plus que les pèlerins des époques précédentes. Ayant pour corpus de référence sa relation de son voyage en Terre sainte, rédigée en 1419-1420, dont la particularité est qu'elle appartient à un laïc et non à un moine ou à un haut personnage de la hiérarchie ecclésiastique, notre contribution se propose précisément de saisir les principales émotions que ce pèlerin d'origine noble éprouve avant de quitter les siens, mais aussi en route vers le Saint Sépulcre et sur son chemin de retour. En même temps, nous tenterons de réfléchir aux raisons qui le font exprimer certaines émotions, alors qu'il choisit d'en taire d'autres.

⁷ Voir à ce sujet notre contribution : Luminița Diaconu, « Les pèlerins occidentaux des XIV^e-XVI^e siècles et l'espace méditerranéen oriental », in Lidia Cotea (éd.), *Vers l'Orient européen : voyages et images : Pays roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople*, Actes du Colloque international tenu à Bucarest, organisé par le Centre „Heterotopos” (mai 2009), București, Editura Universității din București, coll. „Heterotopos” n. 1/ 2009, p. 31-47.

⁸ L'âge d'or des pèlerinages en Orient semble remonter pourtant aux XIV^e-XV^e siècles, malgré le contexte politique défavorable : l'affaiblissement de l'Empire byzantin et les attaques des Turcs ottomans, toujours plus agressives, faisaient régner un climat d'insécurité dans la Méditerranée orientale, passage incontournable pour les Occidentaux après la conquête définitive des États latins d'Orient, en 1291. Voir à ce sujet Béatrice Dansette, « Les relations du pèlerinage d'Outre-mer : des origines à l'âge d'or », in *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, édition établie sous la direction de Danielle Régner-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 881-892.

⁹ Voir *ibidem*, p. 889.

¹⁰ Béatrice Dansette, « Introduction » à Nompar de Caumont, « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », in Danielle Régner-Bohler (dir.), *Croisades et Pèlerinages. Récits chroniques et voyages en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 2002, p. 1061.

Conservée dans un seul manuscrit au British Museum¹¹, la relation du seigneur de Caumont a fait l'objet d'une seule édition complète, grâce à la transcription du texte¹² par Édouard de La Grange, édition qui remonte à 1858¹³, raison pour laquelle nous avons choisi de nous rapporter dans cette contribution à la version transposée en français moderne¹⁴.

Mais, d'abord, qui était Nompar de Caumont et dans quelles circonstances est-il parvenu à rédiger ce récit ? Quelle était sa motivation pour se mettre en route vers la Terre sainte ?

Appartenant à une famille noble originaire de Gascogne, Nompar est né vers 1391¹⁵ ou 1393 (Noble, 1969 : 395) et il est mort en 1428¹⁶. Cela revient à dire qu'il vit à une époque historique tendue à cause de la Guerre de Cent Ans, le royaume de France étant ravagé et ruiné non seulement par les conflits avec l'Angleterre, mais encore par les guerres fratricides entre les Bourguignons et les Armagnacs. Retenons encore que, durant ce conflit, son père s'est rallié à la cause des Anglais, mais il a dû se soumettre au roi Charles VI le Fou après avoir été fait prisonnier en 1405 par le beau-père de Charles d'Orléans, donc par le parti qui soutenait le roi de France. Malgré cela, le récit de Nompar sur son pèlerinage à Jérusalem ne comporte pas de détail censé dévoiler son option politique. À cette

¹¹ Il s'agit du manuscrit français 890 du fonds Egerton, qui n'a pourtant pas été numérisé. Voir aussi *ibidem*, p. 1057.

¹² Le texte en ancien français comportait également des éléments provençaux et franco-anglais. Voir à ce sujet Peter S. Noble, "Some traces of Anglo-Norman influence in early fifteenth-century Agenais", *Medium Ævum*, 46, 1977, p. 241-244.

¹³ *Voyage d'Oulremer en Jherusalem par le seigneur de Caumont l'an MCCCCXVIII*, publié pour la première fois par le Marquis de La Grange, Paris, 1858.

¹⁴ Voir également l'édition de Peter S. Noble, *Le voyage d'oultremer en Jherusalem de Nompar, seigneur de Caumont*, Oxford, Blackwell, 1975 (*Medium Aevum Monographs*, N.S. VII). Désormais, nous nous rapporterons uniquement à la traduction en français moderne réalisée par Béatrice Dansette : Nompar de Caumont, « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », in Danielle Régnier-Bohler (dir.), *Croisades et Pèlerinages. Récits chroniques et voyages en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle*, op. cit., 2002, p. 1062-1123. Comme toutes les citations seront prises dans cette édition, nous avons préféré préciser le numéro de la page entre parenthèses dans le corps de notre étude.

¹⁵ L'année 1391 est mentionnée par Béatrice Dansette dans son « Introduction » à Nompar de Caumont, « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », in Danielle Régnier-Bohler (dir.), op. cit., p. 1057. Peter S. Noble pense pour sa part que de Nompar de Caumont, le fils de Guillaume Raimond de Caumont et de Jeanne de Cardaillac, est né vers 1393. En revanche, il pense que l'année de sa mort n'est pas certaine (1426 ou 1428). Enfin, Gillette Tyl-Labory partage le point de vue de Peter S. Noble au sujet de l'année où Nompar est né. Cf. Gillette Tyl-Labory « Nompar de Caumont », in *Dictionnaire des lettres françaises : Le Moyen Age*, éd. Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 1078.

¹⁶ Cette relation a bénéficié d'une édition moderne dans : Christine Henry et Jean-Pierre Vialle (éds.), *Sur le chemin de Compostelle. Trois récits de pèlerins partis vers Saint Jacques*, Paris, Cosmopole, 2009.

relation s'ajoute une autre, sur le pèlerinage entrepris en 1417 à Compostelle¹⁷, et un recueil de conseils à l'intention de ses fils, intitulé *Le Livre Caumont, où sont contenus les Dits et Enseignements du Seigneur de Caumont composés pour ses enfants*¹⁸, dont on n'a pas d'édition moderne jusqu'à présent.

Pour revenir à la relation qui fait l'objet de notre analyse, il convient de préciser encore qu'il s'agit d'un pèlerinage pénitentiel que Nompar décide d'accomplir à titre personnel et, à la fois, au nom de son père, peu après la mort de celui-ci, ce qui l'avait d'ailleurs empêché de se mettre en route vers la Terre sainte. Quant à la rédaction du texte, une mention explicite qu'il comporte à la fin permet de supposer que Nompar ne l'a pas écrit de sa propre main, mais l'a dicté, suite à son déplacement, à Jean Ferriol, personnage dont l'identité est restée inconnue jusqu'à présent : « Il s'appelle Jean, celui qui a écrit, et son nom est Ferriol. Qu'il soit béni ! » (p. 1122).

Dans ce qui suit, nous allons tenter de saisir d'abord les émotions du pèlerin avant son départ, qui est précédé par toute une série de préparatifs voués à assurer, en l'absence du seigneur, la protection de sa famille et de ses terres, voire sa succession au cas d'une mort accidentelle en Terre sainte. Dans un deuxième temps, nous allons nous pencher sur la partie la plus riche dans le registre émotionnel, à savoir les émotions associées au déplacement proprement dit, qui comporte bon nombre d'épreuves non seulement parce que Nompar parcourt des espaces inconnus, mais également parce qu'il affronte des risques, notamment les tempêtes en mer, qui mettent sa vie en danger à plusieurs reprises, et parce qu'il se confronte à l'altérité, même si dans une moindre mesure par rapport à d'autres pèlerins.

En ce qui concerne son départ vers la Terre sainte, Nompar affirme dans le prologue de sa relation qu'il quitte le château de Caumont le 27 février 1418 (p. 1066), quelques mois avant que ne reprenne le conflit entre les Bourguignons et les Armagnacs, plus précisément avant l'assassinat du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, par les partisans du Dauphin, le futur roi Charles VII. Or, cet événement a eu lieu le 10 septembre 1419. Cela revient à dire que le seigneur de Caumont est parti une année plus tard, le 27 février 1419, selon le calendrier grégorien adopté en 1582, et non en 1418, selon l'ancien style¹⁹. Dans un contexte tendu à cause de ses possessions dans la Guyenne anglaise²⁰, conscient de ce que le voyage à Jérusalem est lointain, coûteux (p. 1072) et suppose bien des efforts, Nompar se place donc dès le début sous la protection de Dieu, de la Vierge et de Saint Georges, estimant que ce déplacement vaut bien la peine d'être fait en tant que

¹⁷ Cette relation a bénéficié d'une édition moderne dans : Christine Henry et Jean-Pierre Vialle (éds.), *Sur le chemin de Compostelle. Trois récits de pèlerins partis vers Saint Jacques*, Paris, Cosmopole, 2009.

¹⁸ On peut en effet mentionner l'édition due à J. Galy, qui a été publiée à Paris en 1845.

¹⁹ Voir à ce sujet l'explication fournie par de Béatrice Dansette dans sa traduction en français moderne de Nompar de Caumont, « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », in Danielle Régner-Bohler (dir.), *op. cit.*, p. 1072, la note 1.

²⁰ À part le fief de Caumont, situé en Agenais, actuellement la région Nouvelle-Aquitaine, il parvient à posséder, dans le Midi, beaucoup d'autres terres héritées de ses parents.

voie pouvant mener au salut. En outre, il encourage ouvertement tous ceux qui ont les moyens de l'entreprendre à ne pas y renoncer par commodité.

L'affection qu'il porte à sa famille et à ses vassaux est manifeste dans deux volets qui précèdent le prologue : ainsi, dans le premier volet, il dresse une liste de conseils voués à aider les siens à gérer ses terres selon sa volonté, mais il joue toujours sur son état émotionnel avant le départ en pèlerinage pour capter la bienveillance de ceux qui resteront à la maison. Bref, il veut faire vibrer en eux l'amitié, l'amour ou bien la fidélité :

Je veux vous dire un peu ce *qu'éprouve mon cœur*, et vous parler *de cette noble cause*. C'est pour cette raison que je vous écris certaines recommandations afin qu'en mon absence vous les gardiez en mémoire. *Que chacun de vous, pour l'amour de moi, prenne soin de les bien observer*. (p. 1063, c'est nous qui soulignons)

Comme on le constate, il fait appel à procédés rhétoriques pour s'assurer du dévouement des siens pendant son absence. La manière dont il formule des conseils laisse pourtant transparaître un être fragile et à la fois inquiet, qui sait bien que le pèlerinage peut être synonyme de mort²¹, d'autant plus que la toile de fond de cette entreprise était la guerre avec les Anglais. Ainsi, il adopte une attitude très humble lorsqu'il supplie tous les hommes de l'Église autant que les femmes et le peuple vivant sur ses terres de prier sans cesse pour lui, et il souligne que leurs prières réitérées vont le protéger en route et l'aider à accomplir son projet. Qui plus est, Nompar emploie des formules d'adresse empreintes d'une affection explicite, que viennent compléter des prières qu'il prononce lui-même. De cette manière, le pèlerinage prend une dimension collective, ce qui signifie que, si la démarche de Nompar parvient à son but, toute cette communauté de prière, visée par catégories, sinon individuellement, en tirera un profit spirituel. Autrement dit, les deux démarches – individuelle et collective – s'épaulent et s'impliquent réciproquement :

Quant à vous, frères religieux, curés, vicaires, et prêtres qui habitez sur mes terres, *je vous demande humblement de tout cœur de bien vouloir réciter chacun, deux fois par semaine, le Confitemini Domino quoniam bonus* ("Avouez vos fautes à Dieu, car il est bon"), pour que notre Seigneur Jésus-Christ veuille me garder et me protéger de tous les périls ou tentations du mauvais esprit, sur terre et sur mer. *Chaque*

²¹ Nous renvoyons à ce sujet à Christiane Deluz, « Partir c'est mourir un peu. Voyage et déracinement dans la société médiévale », in *Voyages et voyageurs au Moyen Âge, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 26^e congrès, Aubazine, 1996, p. 291-303. Nous avons consulté cet article en ligne à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/shmes_1261-9078_1996_act_26_1_1684. À la page 294 de cette étude, elle remarque à juste titre : « Tant les conditions du voyage que les difficultés rencontrées sur les chemins sont là pour nous rappeler que la mort était une compagne omniprésente pour les pèlerins ; ne faisaient-ils pas leur testament avant de partir ? »

dimanche, vous chanterez la messe, et au cours du Saint Sacrifice, vous prierez Dieu pour moi dans le Memento. Dans les prières habituelles récitées à l'église, vous rappellerez au bon peuple de prier Notre-Seigneur pour moi, afin qu'il m'accorde de revenir heureux et joyeux près de Lui. Quant à vous, gentes femmes de ma terre, je prie très affectueusement chacune d'entre vous qui me portez amour et dévouement, comme je crois, de réciter à mon intention, jusqu'à mon retour, tous les samedis à partir de mon départ, sept fois un Ave Maria en souvenir et en l'honneur des sept joies que la précieuse Vierge Marie eut de son très cher Fils. Si vous ne pouvez le samedi, récitez-les le dimanche avec piété afin que, par ces bonnes prières à la Vierge Notre-Dame - qu'il lui plaise de me racheter, elle qui ne fit que porter l'Enfant ! - je puisse faire mon voyage pour mon salut, sain et sauf. (p. 1064, c'est nous qui soulignons)

Si les prières de ses proches sont censées le soutenir tout au long de sa démarche et même en assurer la réussite, elles seront donc tout aussi bénéfiques pour le salut de son âme (synonyme de « la joie durable et sans fin »), au cas où il mourait loin de sa famille et de ses terres, ce dont il est fort conscient :

Au cas où il arriverait que Notre-Seigneur me rappelle à Lui au cours de ce saint voyage, [...], je vous demande avec insistance de recommander à Notre-Seigneur ma pauvre et malheureuse âme. Priez tous et toutes Notre-Seigneur, pieusement, Lui qui nous a fait à son image, et nous rappelle à Lui quand Il veut. Que par sa sainte et miséricordieuse pitié, Il soit rempli de compassion pour mon âme ! [...] Que par sa sainte Résurrection, le jour de Pâques, Il veuille ressusciter mon corps et mon âme auprès des anges, au paradis où règne une joie durable et sans fin ! Que mes prières soient exaucées ! Que je puisse accomplir toute chose au bénéfice du salut de vos âmes et pour le bien de vos personnes ! (p. 1064, c'est nous qui soulignons)

Après ce long appel à la prière qu'il lance à ceux qui resteront à la maison, il s'engage à son tour à prier pour tous dans l'au-delà. (p. 1067) Portant, il met en garde les siens contre les fausses nouvelles au sujet sa mort que certains – notamment les jongleurs - pourraient diffuser par méchanceté pour les attrister. Or, cela nous laisse penser que ces artistes avaient souvent recours à une telle pratique, qu'ils inventaient des histoires malheureuses afin d'instrumentaliser les émotions des nobles, en espérant obtenir ainsi un profit quelconque, puisque leur sort dépendait de la générosité de leurs protecteurs :

Par ailleurs, si certains vous rapportaient qu'au cours de mon voyage j'avais trépassé selon la volonté de Notre-Seigneur, ne les croyez pas trop vite. Il se peut que d'aventure on vous dise des mensonges pour

vous faire de la peine, ou que des jongleurs cherchent à provoquer en vous tristesse et mélancolie, alors qu'il n'en serait pas ainsi. Quels que soient les bruits qui courent, ne les croyez pas si ce ne sont pas des gens dignes de foi, qui puissent prouver ce qu'ils affirment. Et encore, attendez un an révolu avant de croire quoi que ce soit.
(p. 1065, c'est nous qui soulignons)

À part la bonne réputation de la personne qui répandait un bruit, le procédé qu'il recommande aux siens pour vérifier la valeur de vérité d'une nouvelle est donc le temps, en l'absence de plusieurs sources disponibles simultanément. Mais, comme le sort de sa famille le préoccupe tout particulièrement, Nompar lui consacre un fragment tout entier, qui laisse transparaître encore une fois un personnage sensible, très attaché à son épouse et à ses enfants, dont la protection est confiée à son oncle :

De plus, je remets complètement ma femme, mes petits enfants et toutes mes terres à l'entier gouvernement de monseigneur le comte de Foix qui m'a élevé. C'est en lui que j'ai la plus parfaite confiance. De plus, j'ai décidé de partager entre mon bel oncle Arnaud de Caumont et mon très affectionné écuyer, Tozeux de Galudet, la protection sur place de ma très chère et très aimée amie, de mes enfants et de vous autres, ainsi que la direction de toutes mes terres de Gascogne, d'Agenais, du Périgord et du Bazadais. (p. 1065, c'est nous qui soulignons)

Ce premier volet comporte aussi des recommandations d'ordre administratif, afin que ses terres soient gérées après son départ par son héritier légitime, selon la logique du lignage, occasion pour reprendre une formule amicale à travers laquelle il fait appel aux bons sentiments de ses vassaux, dont il loue en même temps les qualités, comme devait le faire tout seigneur chrétien à la conduite exemplaire :

J'ai ordonné et institué, et institue à présent mon fils aîné, Nompar de Caumont, mon véritable et universel héritier de toute ma terre et de tous mes biens, comme il se doit raisonnablement en ligne directe, selon Dieu et le monde. Je vous prie très affectueusement, au nom de votre devoir et de votre honneur, de veiller à ce que mon fils et véritable héritier, Nompar - je suis certain que vous ne ferez pas le contraire -, reçoive de bons, véritables et obéissants féaux, comme l'ont été ceux de mon très vénérable père, les miens et ceux de mes prédécesseurs. Qu'il vous traite ainsi que doit le faire tout bon seigneur envers ses vassaux. Je veux qu'il en soit ainsi. (p. 1065, c'est nous qui soulignons)

Partir en Terre sainte suppose que l'on a obtenu l'accord des siens autant que leur pardon. En outre, avant le départ vers Jérusalem, le pèlerin se doit de

pardonner aux siens leurs fautes. Ce sont des conditions *sine qua non* s'il veut parvenir au terme de sa quête et obtenir le pardon suprême, que seul Dieu pouvait lui accorder par sa clémence :

Sachez que j'éprouve une grande joie à savoir que vous tous acceptez de bonne grâce que j'entreprenne ce saint voyage que je me propose de faire. À cause de cette joie que je ressens, du grand amour que vous me témoignez, de votre volonté de m'aider et me secourir largement, je vous remercie de tout cœur. [...] Je vous demande affectueusement de me pardonner, si j'ai agi envers vous d'une façon qui vous a déplu. Si vous avez eu envers moi quelque tort, de même je vous pardonne de bon cœur et vraie foi. Que Jésus-Christ, notre Sauveur, me pardonne mes péchés et mes défaillances, comme Il a pardonné à ceux qui le mirent en croix ! (p. 1066, c'est nous qui soulignons)

Enfin, l'affection qu'il porte à sa famille, indissociable d'un certain chagrin, trouve une expression concrète au moment de la séparation proprement dite, lorsqu'il demande aux siens une marque concrète d'affection, tout en assumant de manière explicite les décisions qu'ils avaient prises à leur égard :

Maintenant, embrassons-nous, et que le Saint-Esprit soit avec vous et me garde ! Qu'Il protège mon âme ! En témoignage, pour renforcer mes volontés, *j'ai signé de ma propre main : Ferm Caumont !* (p. 1067, c'est nous qui soulignons)

Le deuxième chapitre²² contient des règles de conduite que Nompar impose aux écuyers et à ses compagnons de route afin d'éviter tout conflit entre eux. Il s'agit d'un contrat conclu devant des témoins réels mentionnés dans le texte, contrat à la fin duquel il exprime son accord par la devise : « Signé : Ferm Caumont ! » (p. 1068)

Dominée par la morale chrétienne, la première partie de la relation, qui ne relate pas le déplacement proprement dit vers Jérusalem, comporte bon nombre de citations bibliques qui suggèrent non seulement que Nompar possède une culture religieuse solide, mais également qu'il se montre très pieux dès le début de cette épreuve. Il lui arrive également, quoique plus rarement, d'exprimer sa tristesse au sujet des conflits fratricides de la Guerre de Cent Ans. C'est précisément pourquoi son itinéraire outre-mer change de point de départ, suite à une rencontre avec le comte de Foix, qui lui conseille de prendre un navire à Barcelone et non à Venise, comme il l'avait projeté à son départ, afin d'éviter certaines régions ravagées par la guerre.

Si l'on se penche sur la partie consacrée au déplacement en tant que tel, le premier aspect que le lecteur en retient, non sans un certain étonnement, c'est l'obsession des distances, bien que Nompar ne soit pas le seul à les consigner de

²² La relation en comporte onze, qui sont mentionnés dès le début.

manière soutenue. Elles suggèrent au fond que son objectif lui semblait fort difficile à atteindre, à une époque où la navigation ne s'appuyait pas encore sur des cartes précises, et les navires étaient peu adaptés aux distances très longues et aux conditions météorologiques défavorables :

De Montserrat à Collbeto : une lieue. De Collbeto à Esparraguera : une lieue. D'Esparraguera à la ville de Martorell : une lieue. De Martorell à Molins de Rey : deux lieues. Entre ces deux endroits, il y a une rivière appelée Lobregat que je franchis jusqu'au port du village appelé Saint-Andrieu. (p. 1075)

En lien direct avec les difficultés de la navigation, nous pouvons affirmer que l'émotion la plus forte qui se fait jour lors du déplacement vers la Terre sainte est la peur ressentie à bord du navire²³, avec une gamme très riche de nuances, qui va de l'inquiétude jusqu'à l'effroi et à l'épouvante pendant les tempêtes ou des accidents. Ainsi, l'expérience la plus touchante est vécue sur son chemin de retour, lorsque la foudre frappe son bateau au milieu du golfe de Crète :

L'obscurité arriva soudainement, avec un fort vent. Peu après, très haut dans les airs, il y eut un fracas si grand, si épouvantable, qu'aucune bombarde ou canon au monde n'aurait assez de puissance pour faire autant de bruit. Le ciel et la terre semblaient s'être rencontrés au moment où, dans un immense cri, quelque chose que l'on ne put identifier s'abattit sur notre navire. Il porta un tel coup au grand mât auquel étaient fixées les voiles, que celui-ci prit feu, se brisa en plusieurs morceaux qui endommagèrent à leur tour le château, dont une partie se retrouva sous le mât en question, et l'autre, jetée à la mer. Cela provoqua un immense effroi. Plus de vingt-huit personnes tombèrent à l'eau, il y eut neuf blessés et un mort que l'on jeta à la mer. Puis cette chose pénétra au plus profond de l'intérieur du bateau et détacha une grande ancre de fer de son amarre. Pourtant, nous redoutions beaucoup qu'elle ait traversé le navire de part en part ! Toutes les personnes du bateau étaient très effrayées, fort stupéfaites et découragées. Il y avait bien de quoi ! Ce grand accident, cette épouvantable chose, était arrivé si soudainement que personne ne pouvait dire à quoi cela ressemblait. Certains disaient qu'ils avaient vu une chose noire chargée de feu et de flammes s'abattre sur nous, et que c'était la foudre. D'autres présumaient que c'était le péché infernal qui nous avait mis à mal ainsi. Nous pensions tous périr noyés et ne pas pouvoir sauver notre vie. Si d'autres avaient pu voir dans quel état nous étions, ils

²³ Nous renvoyons à cet égard à Jean DELUMEAU, *La peur en Occident. XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1978, p.31, et surtout à Christiane Deluz, « Pèlerins et voyageurs face à la mer (XII^e-XVI^e siècles) », in Henri Dubois, Jean-Claude Hocquet et André Vauchez (dir.), *Horizons marins, itinéraires spirituels (V^e-XVIII^e siècles)*. Volume II. *Marins, navires, affaires*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 1987, p. 277-288.

n'auraient pas pensé autrement. *C'était grande pitié de voir et d'entendre les cris et les gémissements que poussaient toutes les bonnes gens comme s'ils voyaient la mort devant eux !* (p. 1102, c'est nous qui soulignons)

Si les gens du Moyen Âge avaient peur de la mer, la jugeant comme une véritable bouche d'Enfer prête à les engloutir, c'est en raison des tempêtes d'abord, qui menaient souvent à la mort de ceux qui se trouvaient à bord des navires, et ensuite à cause des poissons qu'elle recelait. Une telle mort était d'autant plus redoutable qu'elle ne laissait pas au bon chrétien le temps de se confesser et de prier pour ses péchés, ce qui était obligatoire à l'époque. Chaque tempête est donc vécue comme un examen à travers lequel Dieu met à l'épreuve la fermeté de la foi de tous les voyageurs. En effet, Nompar relate comment il récite des prières et encourage les autres compagnons à prier eux aussi, afin que Dieu veuille dompter ou faire tomber le vent. De plus, il est convaincu que seule la miséricorde divine les aide à conserver leur vie dans de pareilles circonstances. Du point de vue du régime émotionnel, ces épisodes s'achèvent toujours par une joie à forte connotation de gratitude pieuse, puisque, lors de chaque tempête, Nompar pense avoir assisté à un miracle :

Nous errions çà et là dans la mer, perdus, avec une grande peur, et attendant dans l'affolement la miséricorde de Dieu notre Seigneur. Chacun, de tout son cœur, se recommandait sans cesse à Lui ainsi qu'à la Bienheureuse Vierge Marie, sa chère Mère, pleine de pitié. [...] Après ces vœux, Dieu et la Vierge Marie nous donnèrent un changement de temps, toute cette obscurité et ce grand vent cessèrent brusquement. Par la vertu de Dieu, tout se transforma en un beau soleil, ce qu'on lui avait réclamé avec force. (p. 1102-1103, c'est nous qui soulignons)

Mais la joie n'est pas absente de sa relation : elle est plus proche de l'admiration, lorsqu'il apprécie la beauté des édifices qui jalonnent son parcours, notamment des édifices religieux, ou bien leur solidité, aspect important dans le contexte de la Guerre de Cent Ans. Sans doute, il éprouve aussi la joie de la communion avec Dieu dans la prière, car, s'il n'exprime pas cette émotion intime, il parvient néanmoins à la suggérer à travers des jugements de valeur sur l'architecture religieuse, sur les matières employées dans certaines églises telles les pierres précieuses et l'or :

Cette église du Saint-Sépulcre (à Jérusalem, n. n.) est vaste et belle, construite d'une curieuse manière : il y a un beau clocher, assez haut, en pierre, mais sans cloche car les Sarrasins n'en veulent pas. » (p. 1085)

Dans cette cité de Rhodes, à l'une des extrémités de la ville, sur un cap, se trouve *un grand château fortifié, bien flanqué de tours et de*

murailles tout autour. À l'intérieur, dans une chapelle se trouve une des épines de la couronne de Notre-Seigneur... (p. 1098)
Dans cette cité [Palerme, n. n.], à l'intérieur du palais se trouve *une très grande et belle chapelle, la chapelle Saint-Pierre, que fit construire l'empereur Frédéric. On dit que c'est une des plus belles qui existent au monde. À l'intérieur, on voit des mosaïques faites de petites pierres saupoudrées d'or fin, trois absides voûtées, deux rangs de piliers en marbre entre lesquels il y en a deux autres en jaspe, qui est une pierre précieuse.* (p. 1108-1109, c'est nous qui soulignons)

Relevant encore du registre profane, la joie que lui procure son adoubement au Saint Sépulcre (p. 1083-1084), événement qui fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre à part, n'est pas exprimée de manière explicite, ce qui peut paraître étrange. En revanche, la description de ce rituel sert à renforcer le prestige de Nompars et à réaffirmer son appartenance à la noblesse²⁴.

En ce qui concerne les émotions ressenties face à l'altérité, la lecture du texte nous laisse déduire que le seigneur de Caumont bénéficie toujours de guides, vu son statut et sa situation matérielle. Il n'hésite pourtant pas à exprimer son mépris, son chagrin, sinon carrément sa haine envers les musulmans quand il remarque le délabrement des édifices chrétiens et des cités dont ils s'étaient emparés, ou bien leur manque de dévotion envers les symboles du christianisme²⁵ :

Il y a deux milles de Ramleh à Lydda. Celle-ci est en ruines, ainsi que la grande église, où saint Georges fut martyrisé et décapité par les ennemis de la foi ; devant le grand autel, je fis dire la messe de monseigneur saint Georges. *Les Sarrasins ne marquaient guère de dévotion, et j'étais dépité de leur attitude en face du précieux corps de Notre-Seigneur qui nous a tous rachetés, car ces faux chiens n'en tenaient pas compte et s'en moquaient bien !* Cette église de grand pardon est occupée en grande partie par les Maures, et les Grecs détiennent seulement les deux autels. En haut du clocher, il y a une petite salle ronde d'où les Maures appellent dans leur langue leur Mahomet de La Mecque ; ces appels sont lancés nuit et jour, à

²⁴ À ce sujet, on peut voir aussi Béatrice Dansette, « Le récit de pèlerinage de Nompars de Caumont (1419-1420). Expression d'un processus d'individuation ? », in Damien Coulon et Christine Gadrat-Ouerfelli (dir.), *Le Voyage au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Le temps de l'Histoire », 2017, p. 155-171.

²⁵ Nous rapportant à d'autres relations de pèlerinage, nous avons développé cet aspect dans : Luminița Diaconu, « Les Pèlerins occidentaux face à l'altérité sarrasine : préjugés et vécus d'une rencontre vouée à l'échec (XIII^e-XIV^e siècles) », in Luminița Diaconu (dir.), *Orient et Occident. Construction des identités en Europe médiévale*, Actes du colloque à participation internationale tenu à Bucarest le 8 novembre 2013, București, Editura Universității din București, coll. „Mediaevalia”, n. 5/ 2014, p. 135-151.

certaines heures, d'après *leur mauvais cérémonial*. (p. 1081, c'est nous qui soulignons)

Une autre raison qui le pousse à mépriser les Sarrasins procède des taxes qu'ils imposent toujours pour entrer dans certaines églises, telle l'église où a été déposé le corps de la Vierge, près de Jérusalem :

Puis ils m'emmenèrent hors de la ville, dans le val de Josaphat où le précieux corps de Notre-Dame fut déposé dans un saint sépulcre après sa mort. [...] Ce sont les Sarrasins qui possèdent la clé de cette église, et il faut leur donner de l'argent si on veut y entrer. (p. 1082)

Mais il y a encore une touche très particulière dans le récit de Nompar : l'absence de sa femme lui semble à un moment donné si difficile à supporter qu'il rêve d'elle, et cette expérience lui procure un bonheur intense, quoique vite anéanti par l'aube, ce qui n'est pas sans rappeler, à notre sens, certaines pièces lyriques des troubadours. (p. 1110)

Sur son chemin de retour, à part les moments pénibles vécus en mer, la relation de pèlerinage relève aussi la joie que Nompar et ses compagnons éprouvent en croisant un autre navire, puisqu'ils apprennent, grâce à l'équipage de ce dernier, où ils se trouvaient et notamment que leur destination, la Sardaigne, était commune :

Nous éprouvions une grande joie d'avoir trouvé de la compagnie et d'avoir des nouvelles, car nous ne savions quel chemin nous restait à parcourir. On nous dit que nous étions bien à trente milles de Sainte-Marie-Débonnaire, qui elle aussi était à trente milles de Cagliari où nous voulions tous nous rendre. Ces nouvelles nous réconfortèrent, car nous pensions être beaucoup plus éloignés et nous redoutions des difficultés si la situation se prolongeait. (p. 1117)

Cette joie est en réalité le pendant de la peur ressentie dans la séquence précédente à cause du vent violent, qui leur avait fait perdre, comme les tempêtes, tout repère terrestre, en l'absence de cartes précises censées les aider à s'orienter. Et, si l'on y ajoute le manque de vivres et de provisions, l'incertitude au sujet de la localisation du navire, l'insécurité et l'incapacité à mettre fin à cette errance en mer, on comprend pourquoi la crainte tourne au fur et à mesure en désespoir, traduit par de profonds regrets et par la croyance à la magie :

Au lever du jour, on ne voyait que le ciel et la mer, et nous étions plus loin que jamais de toute terre. *Nous n'étions pas du tout heureux, et il y avait de quoi, car la Berbérie était devant nous, et il y avait toujours des corsaires en mer. De plus, notre navire n'avait plus assez de vivres, car au moment du dernier ravitaillement, nous pensions atteindre prochainement Cagliari. Nous n'avions plus de bûches* et nous faisions du feu avec des cordes qui étaient aussi

grosses que le bras d'un homme ; *il restait peu d'eau fraîche*, le bateau était bien pourvu de vin grec, quelque cent soixante-dix pipes, mais *il n'y avait plus de provisions*. *Les gens étaient découragés, redoutant que quelque malheur ne survînt pendant la nuit, comme de heurter des rochers, car nous ne connaissions pas cette mer.* « Hélas ! disaient-ils, si nous avons été détournés de notre chemin ainsi, cela s'appelle de l'enchantement ! » (p. 1116-1117, c'est nous qui soulignons)

Comme dans les séquences focalisées sur les orages, la prière prononcée par tous les voyageurs, sur le conseil de Nompar, reste le seul remède, car la mer est, même au début du XV^e siècle, un espace où le Bien et le Mal s'affrontent, et ceux qui se naviguaient ne pouvaient y échapper que s'ils faisaient preuve d'une foi ferme et sincère.

Au terme de cette analyse, qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité, on peut affirmer que le registre de la vie émotive du pèlerin se traduit par une riche gamme de nuances, dans laquelle on retrouve, d'une part, la joie en tant qu'émotion esthétique autant que la joie en tant qu'émotion religieuse, liée à la prière et à la découverte de la géographie du christianisme, et d'autre part, la peur, qui revêt la forme paroxystique de l'épouvante durant toutes les traversées à bord d'un navire. À vrai dire, il insiste sur ce dernier paradigme, ce qui confirme que, en 1419-1420, les progrès dans le domaine de la navigation, qui allaient rendre possibles les grandes découvertes géographiques, se faisaient encore attendre, de sorte que la mer restait l'espace le plus redouté, associé au Diable. À travers l'expression de ses émotions, Nompar privilégie dans sa relation des moments tels la séparation de sa famille et les étapes de son déplacement en Terre sainte, de même que celles de son retour, alors que les émotions des retrouvailles en sont, quant à elles, absentes, même si, à en juger d'après la liste des cadeaux qu'il achète en Orient pour son épouse et pour ses proches, il est difficile à croire qu'il ne les eût pas vécues. Au fond, le choix qu'il opère de cette manière est étroitement lié à son intention première quant au pèlerinage entrepris autant qu'aux sensibilités médiévales.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Nompar de CAUMONT, 1997, « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », texte traduit en français moderne par Béatrice Dansette, in Danielle RÉGNIER-BOHLER (dir.), *Croisades et Pèlerinages. Récits chroniques et voyages en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, pp. 1062-1123.

Références critiques

CHAREYRON, Nicole, 2000, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge. L'aventure du Saint Voyage d'après Journaux et Mémoires*, Préface de Pierre-André SIGAL, Paris, Éditions Imago.

DANSETTE, Béatrice, 1997, « Les relations du pèlerinage d'Outre-mer : des origines à l'âge d'or », in *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et*

voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles), édition établie sous la direction de Danielle RÉGNIER-BOHLER, Paris, Robert Laffont, pp. 881-892.

DANSETTE, Béatrice, 2017, « Le récit de pèlerinage de Nompar de Caumont (1419-1420). Expression d'un processus d'individuation ? », in Damien COULON et Christine GADRAT-OUERFELLI (dir.), *Le Voyage au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Le temps de l'Histoire », pp. 155-171.

DELUMEAU, Jean, 1978, *La peur en Occident. XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris.

DELUZ, Christiane, 1987, « Pèlerins et voyageurs face à la mer (XII^e-XVI^e siècles) », in Henri DUBOIS, Jean-Claude HOCQUET et André VAUCHEZ (dir.), *Horizons marins, itinéraires spirituels (V^e-XVIII^e siècles)*, t. II. *Marins, navires, affaires*, Paris, Éditions de la Sorbonne, pp. 277-288.

DELUZ, Christiane, 1996, « Partir c'est mourir un peu. Voyage et déracinement dans la société médiévale », in *Voyages et voyageurs au Moyen Âge, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 26^e congrès, Aubazine, pp. 291-303. Nous avons consulté cet article en ligne à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/shmes_1261-9078_1996_act_26_1_1684

DIACONU, Luminița, 2009, « Les pèlerins occidentaux des XIV^e-XVI^e siècles et l'espace méditerranéen oriental », in Lidia COTEA (éd.), *Vers l'Orient européen : voyages et images : Pays roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople*, Actes du Colloque international tenu à Bucarest, organisé par le Centre „Heterotopos” (mai 2009), București, Editura Universității din București, coll. „Heterotopos” n. 1, pp. 31-47.

DIACONU, Luminița, 2014, « Les Pèlerins occidentaux face à l'altérité sarrasine : préjugés et vécus d'une rencontre vouée à l'échec (XIII^e-XIV^e siècles) », in Luminița DIACONU (dir.), *Orient et Occident. Construction des identités en Europe médiévale*, Actes du colloque à participation internationale tenu à Bucarest le 8 novembre 2013, București, Editura Universității din București, coll. „Mediaevalia”, n. 5, pp. 135-151.

GRABOÏS, Aryeh, 1988, *Le Pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Paris, Bruxelles, De Boeck.

NOBLE, Peter S., 1969, « L'identité de l'auteur du *Voyage d'Outremer en Jherusalem, Romania*, tome 90, n° 359, pp. 390-395.

NOBLE, Peter S., 1977, “Some traces of Anglo-Norman influence in early fifteenth-century Agenais”, in *Medium Ævum*, 46, pp. 241-244.

RICHARD, Jean, 1981, *Les Récits de voyage et de pèlerinage*, Turnhout, Brépols.

TYL-LABORY, Gillette, 1992, « Nompar de Caumont », in *Dictionnaire des lettres françaises : Le Moyen Age*, éd. Geneviève HASENOHR et Michel ZINK, Paris, Fayard.